

XIII

Le portrait d'un sphinx

Cependant le malade était sur pied ; il ne voulait plus se nourrir ni de blanc de poulet ni de blanc de style. Il voulait tordre le cou à son aventure et la dévorer à belles dents. Il avait fini par convaincre madame de Montmartel qu'elle lui devait une entrevue, fût-ce pour le convaincre qu'ils ne devaient plus se revoir.

Elle ne fit pas trop de façons pour lui donner rendez-vous rue Newton, dans l'appartement de sa sœur. Madame de Néers était partie depuis quelques jours pour rejoindre son mari

dans un château gothique des Ardennes où il chassait le sanglier.

Le rendez-vous était pour trois heures, en pleine lumière. Quoique madame de Montmartel n'eût pas envoyé la clef, elle arriva à trois heures et demie. Lord Sommerson commençait à douter de sa bonne foi, quand elle débarqua au coin de la rue.

Il alla à sa rencontre :

— Est-ce que je suis en avance ? lui demanda-t-elle avec un grand air de conviction.

— Oui, d'une demi-heure, répondit-il en lui prenant le bras.

Ils entrèrent :

— Vous n'avez toujours pas loué l'appartement ? dit-elle au concierge en passant.

— Non, madame, vous savez, c'est une fin de bail.

— Eh bien, nous allons le visiter.

Le concierge n'y vit pas malice. Dans l'esprit d'un concierge, pourquoi monterait-on dans un appartement si ce n'est pour le visiter ?

Lord Sommerson suivait madame Montmartel en silence ; elle gravissait l'escalier avec

la légèreté d'un oiseau. Il admirait sa grâce en toutes choses. Elle était habillée en robe du matin, jupe courte, qui dégagait le jeu de ses pieds. Et quels pieds!

— Ils tiendraient dans ma main, pensait l'amoureux.

Comme les petits chiens havanais, il aurait voulu sauter dessus et les mordre.

L'appartement était au second. La comtesse alla droit jusqu'au milieu du grand salon; là, se retournant par une pirouette, comme pour montrer qu'elle n'était pas émue, elle indiqua un fauteuil à M. de Sommerson.

— Asseyez-vous là, en face du portrait de ma sœur. N'est-ce pas qu'elle est belle? Je n'aime pas à me trouver avec elle, car elle me fait du tort.

Le marquis regarda un grand portrait peint par Cabanel, une femme drapée chastement dans la grâce sévère et charmante des femmes du chevalier Lely.

— Oui, elle est belle, votre sœur; d'où vient que je ne l'ai jamais vue?

— Ah! cela vient de ce que son mari n'aime pas le monde, ni pour lui, ni surtout pour

elle. Si vous alliez plus souvent à la messe, mauvais chrétien, vous auriez rencontré ma sœur. Voyons, ne la dévorez pas des yeux; lisez plutôt sa devise : *Tout par Dieu, tout pour Dieu*. Allez donc donner des coups de canif dans un pareil blason.

Le marquis regardait toujours madame de Néers.

— Quel malheur, dit-il en homme amoureux de toutes les femmes, qu'une si belle créature soit cloîtrée!

— Oui, vous voudriez qu'elle fût à la portée de tout le monde, mais il faut bien que Dieu ait aussi ses amoureuses.

— Là-haut, mais ici-bas, c'est du bien perdu.

— Chut! vous êtes un impie.

Lord Sommerson, qui s'était assis pour obéir à madame de Montmartel, se leva, lui prit les mains et pencha la tête pour lui baiser les cheveux.

Elle se laissa faire.

— Va pour mes cheveux, dit-elle, mais pas un mot de plus.

Et elle rit de son beau rire :

— Je ris, donc vous voilà désarmé.

En effet, le jeune lord connaissait trop les femmes pour ne pas craindre celles qui rient dans les rencontres amoureuses.

Il prit son plus beau sérieux pour la ramener au sentiment.

— Oui ! oui ! je vous vois venir, mais je suis tout aussi malicieuse que vous. Voulez-vous que je vous dise un mot profond ? C'est que les femmes se donnent plus par vertu que par vice.

Le marquis ne comprit pas bien d'abord.

— Peut-être, dit-il, mais ce mot mérite d'être médité.

Et une seconde fois, il baisa les cheveux de la comtesse.

— Prenez garde, lui dit-elle d'un air moqueur, ma femme de chambre les a bien tripotés ce matin, ces pauvres cheveux !

— Ne piétinez donc pas mes illusions ! Quand je mange une pêche, on ne me rappelle pas qu'elle a passé par les mains des dames de la Halle. Et puis, après tout, ce n'est pas votre femme de chambre qui a fait ni la couleur ni le parfum de vos cheveux.

— Vous n'en savez rien. J'étais peut-être brune autrefois.

— Expliquez-moi pourquoi je vous aime tant ?

— Expliquez-moi pourquoi je ne vous aime pas ?

— Parce que vous vivez loin de moi ; mais si j'étais plus souvent près de vous, votre thermomètre ne serait pas au-dessous de zéro.

Le marquis voulut mettre la main sur le cœur de la comtesse.

— Cela brûle, dit-elle en le repoussant.

Et s'asseyant sur un fauteuil en face de lui :

— Voyons, causons. Dites-moi pourquoi vous avez voulu me braver en tête-à-tête ?

Quoique le marquis de Sommerson fût depuis longtemps habitué à cette causerie à deux où il faut un si grand art pour arriver spirituellement et sentimentalement au mot de la fin, il était cette fois dans ses petits souliers. A chaque instant la comtesse lui prouvait qu'il se trompait de route. Il avait beau prendre le grand chemin ou le sentier, la montagne ou la forêt, il s'égarait toujours. Quand

il voulait la convaincre par l'avalanche des phrases amoureuses, elle riait bruyamment : tous les oiseaux chanteurs s'envolaient. Quand il le prenait sur le ton byronnien, elle était plus byronnienne que lui. Puis, tout à coup, elle lui citait des vers des *Nuits* de Musset. Mais s'il s'embarquait pour la tempête, elle restait sur la rive et se moquait encore de lui.

Elle lui avait promis une demi-heure de tête-à-tête. Quelles que fussent son éloquence, sa diplomatie, ses malices imprévues, il échoua dans cette tentative à outrance pour se faire aimer.

Madame de Montmartel était venue avec tout son esprit, elle avait laissé son cœur à la maison — ou ailleurs.

— Il est quatre heures, dit-elle en se levant et en se dirigeant vers la porte quoi qu'il fit pour la retenir.

— Cinq minutes de grâce !

— Pour recommander votre amour à Dieu, car il va mourir, n'est-ce pas ?

— Non, j'ai mille choses à vous dire.

— Songez donc que nous avons eu le temps de visiter l'appartement; que va dire le con-

cierge? Le concierge, songez-y, c'est l'opinion publique.

— Le concierge n'y verra rien, répondit résolument le marquis; je loue l'appartement et je vais lui donner son denier à Dieu.

— Vous louez l'appartement! Vous n'avez pas vu seulement s'il y a un cabinet de travail.

— Il y a un escalier dérobé. Je loue l'appartement parce que vous y êtes venue et parce que vous y reviendrez.

— Jamais! Je crois plutôt que c'est parce que vous aimez ma sœur.

L'amoureux, qui était sur le seuil du salon, se retourna et regarda encore le portrait de madame de Néers.

— Peut-être, dit-il.

— Oui, mais je m'ennuie, dit Charmide un matin. Cette aventure me dispensait d'acheter le journal pour lire le feuilleton. Je me disais tous les jours : « La suite à demain. » Voilà le roman interrompu.

— Qui sait? disait la comtesse. Après tout, si cela vous amuse tant, prenez la suite pour votre compte; puisque c'est par votre main que j'ai écrit, puisque c'est de votre main que j'ai signé, vous pouvez continuer le jeu.

— Si j'osais, dit Charmide.

— Eh bien, osez! si vous pouvez faire son bonheur et s'il peut faire le vôtre, ne manquez pas cette belle occasion pour tous les deux.

— Ah! si je n'étais pas marquée au cou de ces grains de beauté.

Charmide montrait les trois stigmates de vitriol.

— Vous ne vous montrerez pas de ce côté-là.

La comtesse fit un pas et regarda sa femme de chambre de face et de profil.

— Je ne vous avais jamais vue; mais, en vérité, vous êtes jolie!

V

Le bal de l'Opéra

Le jour suivant on se donna encore des nouvelles, mais de part et d'autre on était las du style épistolaire. On ne s'envoya plus que des dépêches télégraphiques.

— Enfin, disait la belle paresseuse à Charmide, je n'ai plus la peine de vous voir sillonner du papier!

On se donnait par le télégraphe rendez-vous aux stations, à une réception officielle, à une première représentation. On se voyait de loin, on se parlait des yeux, on se coudoyait avec amour. C'était tout.